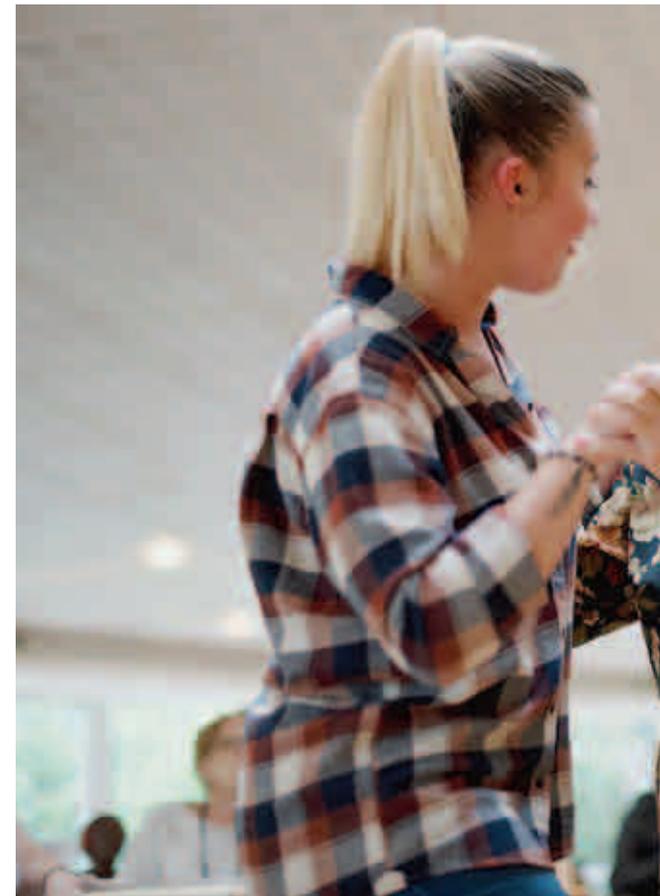


Mme Tesse et Mme Lessent sont amies depuis quatre ans. Leur première rencontre a eu lieu dans l'ascenseur. Florence Brochoire pour La Croix



Le regard de la photographe  
Florence Brochoire

Comment vit-on en 2017 dans une maison de retraite ? C'est pour répondre à cette question que *La Croix* a décidé de suivre sur une année le quotidien de la résidence de l'Abbaye. Avec l'idée de mieux comprendre les enjeux qui se posent dans l'hébergement

# « Josiane, c'est mon amie pour la vie »

## À la résidence de l'Abbaye

(9/12). Pendant un an, « La Croix » suit le quotidien d'une maison de retraite. Ce mois-ci, à l'Abbaye, on parle de la difficulté de nouer des liens. Un épisode où il est question de dames timides, de fourchette trempée dans la moutarde, de « copines » inséparables. Et de barrières sociales parfois difficiles à franchir.

Saint-Maur-des-Fossés (Val-de-Marne)  
De notre envoyé spécial

Le mois d'octobre est déjà bien entamé à la résidence de l'Abbaye. Et pourtant, il y a encore dans l'air des envies de maillots de bain. Et c'est en toute simplicité que, ce matin, lors du conseil des résidents, une dame propose la construction d'une piscine. « Sans aller jusque-là, on réfléchit à une balnéothérapie », répond Pascal Champvert, le directeur, en ajoutant que le projet pourrait voir le jour dans une autre maison de retraite, toute proche. « Vous pourriez alors y accéder, bien sûr », assure-t-il.

Le conseil des résidents est organisé tous les trois mois. « C'est un moment de démocratie directe. Chacun peut s'exprimer », explique Saliha Beauné, psychologue et animatrice du conseil. Ce lundi, tous les résidents sont donc réunis dans la salle de restaurant. Et le micro passe de table en table. Une dame demande de l'eau pétillante pour les repas. Une autre se plaint de l'entretien des terrasses. « C'est regret-

table qu'on retire les fourchettes avant le fromage. Cela nous oblige à le manger avec les doigts, ce qui est très impoli », constate M. Weber, le président du collège des résidents.

« Les trois dames à ma table sont très gentilles, mais on n'a rien à se dire. »

C'est maintenant à Mme Fuhrman de prendre la parole. En juin, elle a participé à un colloque avec d'autres résidents d'Île-de-France autour du thème « S'ouvrir aux autres et s'ouvrir au monde, pour éviter l'isolement ». Une préoccupation majeure dans un établissement qui accueille des personnes âgées, souvent déconcertées par la découverte d'un nouvel univers. Et le passage, parfois brutal, d'une maison ou d'un appartement, ayant hébergé cinquante années de vie, à une existence en

collectivité peuplée de visages inconnus. « Il n'est pas simple d'établir de nouveaux contacts et de s'intégrer. Nous pouvons parfois nous croiser sans engager de réelle conversation, et cela peut peser sur notre moral », explique Mme Fuhrman.

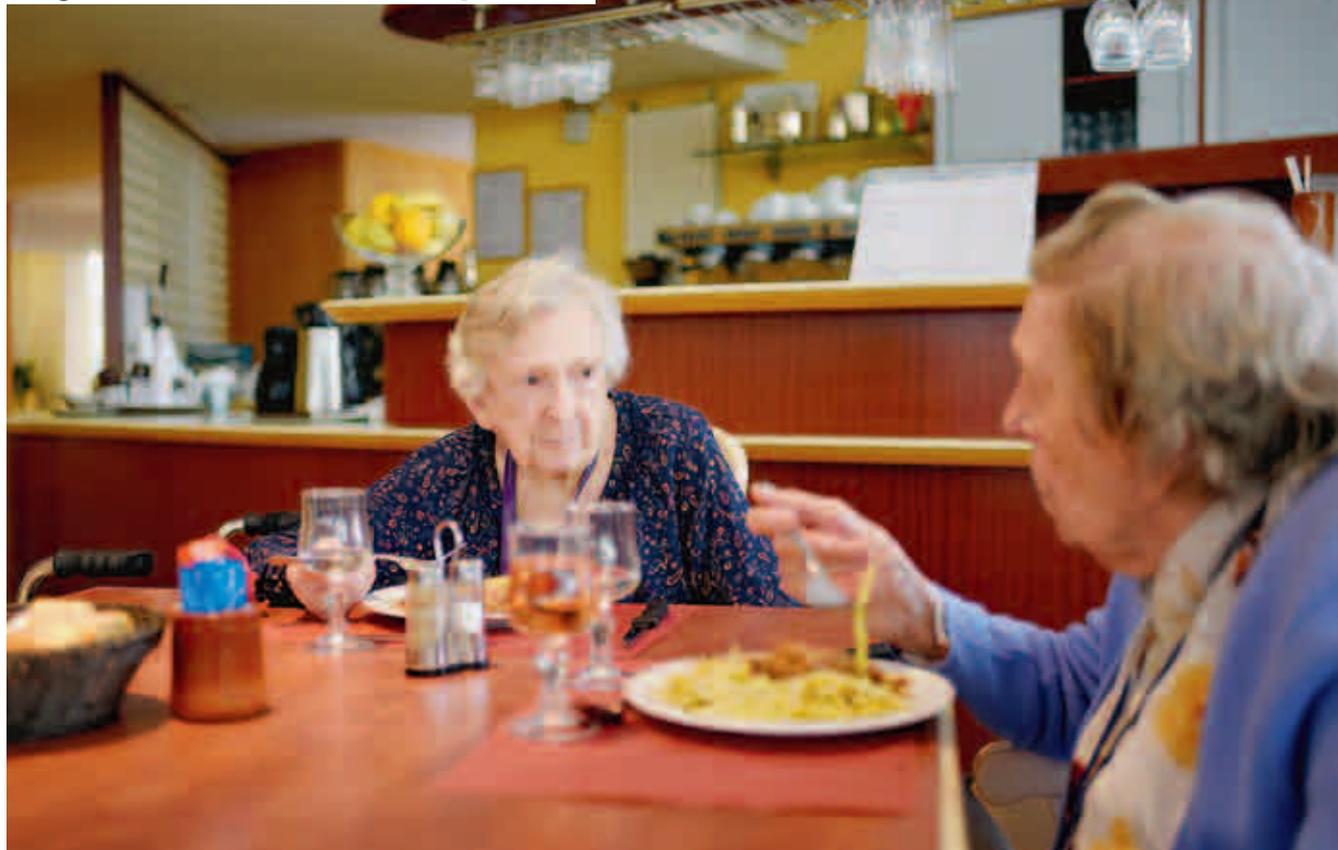
Comment se faire des amis ? La question fait sourire Jeanne. « C'est déjà ce qu'on se demandait à l'école. Finalement, on a les mêmes interrogations au début et à la fin de la vie », confie cette dame de 90 ans un « peu sauvage » qui, un an après son arrivée, confie qu'elle n'est proche de personne. « J'ai l'impression d'être retournée en pension », glisse cette ancienne sténodactylo qui a passé une partie de son enfance chez les « bonnes sœurs » de Saint-Vincent-de-Paul. « On nous demandait sans cesse de ne pas faire de bruit, de ne pas se faire remarquer. Et cela m'est resté. »

Des dames comme Jeanne, il y en a à l'Abbaye. Timides, réservées, persuadées de rien avoir à dire d'intéressant. Ou qui ●●●

**Gaëlle, du service animation, valse avec une résidente qui lui a appris à danser.** Florence Brochoire pour La Croix



**Mme Girault et Mme Lefevre, amies depuis plus d'un an, mangent à la même table.** Florence Brochoire pour La Croix



de personnes âgées dépendantes. Mais surtout de raconter l'existence et le regard sur le monde de ces hommes et de ces femmes, arrivés dans la dernière étape de leur vie. De donner la parole à ce « grand âge » souvent si peu audible dans l'espace public.

Jusqu'en décembre 2017, un reportage de Pierre Bienvault sera publié chaque mois, en regard des photographies prises au fil de l'année par Florence Brochoire. Un complément « multimédia » est également à retrouver sur notre site [www.la-croix.com](http://www.la-croix.com).

●●● se replie sur elles-mêmes parce qu'elles n'entendent pas bien et ne veulent pas faire répéter. Des dames qui participent peu aux animations et pour lesquelles les repas sont les principaux moments de socialisation. Chacune a sa table, celle à laquelle on les a installées à leur arrivée. « Il y a quelques années, on avait proposé que chacun puisse changer de place tous les jours en fonction de ses affinités, confie Pascal Champvert. Mais les résidents s'y sont opposés. À cet âge, c'est important d'avoir des repères. »

Midi et soir, chacun retrouve donc les mêmes personnes. Sans avoir forcément d'atomes crochus. « Les trois dames à ma table sont très gentilles, mais on n'a rien à se dire », confie Paulette (1). Rien pourtant n'oblige un résident à rester à sa table. « Si une personne veut changer, on respecte son souhait », assure Sandrine Jeanne, la responsable du restaurant. Mais les demandes restent très peu nombreuses. « Cela ferait de la peine à mes trois voisines si je leur disais que je m'ennuie avec elles », dit Paulette.

Mme Tesse, elle, se plaît à sa table. « Je fais des blagues », confie cette centenaire qui adore taquiner sa grande « copine » Mme Lessent. Avec des farces un peu potaches. « L'autre jour, je lui ai versé une petite cuillère pleine d'eau sur la tête, raconte-t-elle. Une autre fois, j'ai trempé sa fourchette dans la moutarde, mais une autre dame m'a dit qu'on ne faisait pas des bêtises pareilles. » Christiane Lessent ne se souvient plus du coup de la moutarde. « Mais ce serait bien un coup

de Mme Tesse. C'est une dame très spontanée », sourit cette ancienne mère au foyer très attachée à la compagnie de cette voisine de palier farceuse. « Je n'aimerais pas qu'elle parte avant moi. Je l'aime beaucoup. Je me sens moins seule grâce à elle », confie Mme Lessent.

C'est dans l'ascenseur que les deux dames se sont rencontrées. « Quand je l'ai vue, elle avait le visage fermé et sévère, raconte Mme Tesse. Elle ressemblait à un adjudant. Et je me suis dit "bon sang, on dirait ma mère..." Ensuite ma fille est venue et elle m'a dit, "oui, tu as raison, elle ressemble à mémé". C'est comme ça que je suis devenue amie avec elle. » En apprenant à la connaître, Mme Tesse s'est alors rendu compte que cette tête d'adjudant, « c'était surtout de la timidité ». Depuis, les deux ne se quittent plus. Le matin, Mme Tesse va réveiller Mme Lessent. « Et ce n'est pas facile. Certains jours, je lui passe mes clés sur les bras pour la chatouiller et la tirer du lit. »

## paroles

« On apprend à devenir solidaires les unes des autres »

Renée Planchais, 85 ans

« Avant, j'étais dans un établissement plus petit, avec 75 résidents. Forcément, cela a été un changement d'arriver ici où il y a plus de 200 personnes.

À l'Abbaye, il y a un deuxième duo de « copines » inséparables, Josiane et Nicole, 70 et 66 ans. Elles vivent au troisième, dans l'unité des personnes handicapées vieillissantes, qui accueille des résidents avec des troubles cognitifs ou des retards mentaux. « Dès que Nicole est arrivée, Josiane l'a prise sous son aile », raconte Carine Koutana, aide médico-psychologique. Une amie comme une grande sœur protectrice. « Au début, j'avais peur de tout. Je n'osais pas sortir de ma chambre. Je ne disais rien. C'est grâce à Josiane, mon amie pour la vie, que maintenant, je cause », confie Nicole, entre deux éclats de rire.

Un « couple » fusionnel, presque exclusif. Toujours collées l'une à l'autre, matin, midi et soir. « On fait du tricot, du coloriage avec des livres qu'on achète avec nos sous. On se prête les crayons », confie Josiane qui, voici deux jours, est revenue d'une semaine de vacances au Cap d'Agde. Avec, dans sa valise, un petit

Très vite, j'ai choisi de participer à de nombreuses activités pour m'intégrer et faire de nouvelles connaissances. J'ai aussi décidé de m'investir dans la vie de l'établissement pour défendre l'intérêt général. C'est vrai qu'il y a des différences de milieu social. Mais au final, on est toutes âgées avec chacune nos petits problèmes de santé. Et au quotidien, en vivant en collectivité, on apprend à devenir solidaires les unes des autres. »

Recueilli par Pierre Bienvault

« Je n'aimerais pas qu'elle parte avant moi. Je me sens moins seule grâce à elle. »

cadeau pour Nicole qu'elle a choisi avec soin. Un joli bracelet que, durant le week-end, sa « copine » a montré à toute la résidence.

Yolande, elle, est arrivée ici en février. Et depuis, elle a du mal à briser la glace. À cause, peut-être, de certaines barrières sociales pas toujours simples à franchir. Un sujet un peu tabou dans cet univers très feutré où règne une cordialité pleine de convenances et de formules de politesse. Mais Yolande n'esquive pas le sujet. « J'ai arrêté l'école à 14 ans et j'ai commencé à travailler à 16 ans en faisant du ménage, chez des particuliers. J'ai fait cela pendant soixante-cinq ans en étant fière de ce travail. Jamais une seule seconde, je n'ai eu honte d'être femme de ménage. »

Le mari de Yolande, lui, travaillait dans les papiers peints puis dans le gardiennage. « On n'a jamais eu des gros moyens, on a toujours vécu en location. Aujourd'hui, j'ai une retraite de 1 200 €, et sans l'aide du département et de mes filles, jamais je n'aurais pu entrer ici », dit-elle, en évoquant la difficulté de briser certains codes. D'entrer dans l'univers de « dames plus aisées et surtout plus cultivées ». Avec son mari et ses filles, Yolande n'est jamais partie en vacances à l'étranger. L'été venu,

le rituel était toujours le même. Un gîte dans le Gers. « On passait des vacances formidables. Mais aujourd'hui, je n'ose pas aller discuter avec des dames qui sont allées partout, en Amérique, en Asie. Ce qui me freine, ce n'est pas l'argent mais le fait qu'elles soient plus instruites. J'ai peur de dire des choses à côté de la plaque. »

Par le passé, Bernard, lui, a pas mal voyagé. « J'étais chauffeur de route aux pompes funèbres, raconte-t-il. J'allais en Espagne, au Portugal, en Italie pour ramener ou aller chercher des cercueils », raconte ce sexagénaire, obligé de marcher avec un déambulateur. « J'ai les jambes qui flageolent. » C'est pour cela que Bernard est entré à l'Abbaye. Et qu'il a rompu avec ce qui faisait sa vie d'avant. Les copains, le bistrot, les sorties au cinéma, les virées à Paris. « Au départ, mes amis venaient me voir. Puis, peu à peu, j'ai coupé les ponts. Je leur ai demandé de ne plus venir. »

Sans doute à cause du déambulateur et des « jambes qui flageolent », Bernard reconnaît qu'il n'aime pas « se montrer ainsi devant les autres ». Et qu'il n'est pour l'instant guère sensible aux petites marques d'attention que lui témoignent, semble-t-il, quelques résidentes. « Il y en a une qui, depuis deux mois, n'arrête pas de me coller. J'ai pris mes distances, mais l'autre jour, j'avais laissé ma porte ouverte. Et elle est entrée me demander pourquoi je ne voulais plus lui causer... »

Pierre Bienvault

(1) Le prénom a été modifié.